

Dans *Les Voyages de Tereza*, à voir au festival Filmar, Gabriel Mascaro raconte une renaissance au troisième âge. Rencontre avec le cinéaste brésilien

PROPOS RECUÉILLIS PAR MALIK BERKATI

Festival ► Principal festival dédié en Suisse au cinéma indépendant latino, Filmar en Amérique latine se distingue par une programmation tournée vers les droits humains, la justice sociale, la mémoire ainsi que les questions de genre et d'identité. Elle met également en lumière les minorités, dont les cultures indigènes et afro-descendantes. Autant de thématiques qui résonnent dans les 68 films issus de seize pays présentés lors de sa 27^e édition, du 14 au 23 novembre. Notamment dans *Les Voyages de Tereza* (*O Último Azul*), Grand Prix du jury à la Berlinale. Un film singulier, à la fois poétique et doté d'une ironie sociale mordante.

Tereza (Denise Weinberg), 77 ans, vit et travaille dans une ville industrielle d'Amazonie. Un jour, elle reçoit une injonction du gouvernement l'obligeant à s'installer dans une maison de retraite. Cette mesure, officiellement destinée à «soulager» les jeunes, vise en réalité à accroître leur productivité en les affranchissant de toute charge familiale. Refusant d'être reléguée dans une colonie de fin de vie, Tereza se lance dans une odyssée à travers la jungle pour réaliser un rêve de jeunesse: voler en avion. Dans sa fuite, elle croise Roberta (Miriam Socarras), prêtrisse vivant sur un bateau, et d'autres marginaux hauts en couleur... Entretien avec le cinéaste brésilien Gabriel Mascaro.

Votre film met en scène deux héroïnes atypiques: des femmes âgées. Est-ce pour évoquer la marginalisation des personnes considérées comme «moins productives» et la vulnérabilité associée au troisième âge?

Gabriel Mascaro: Le projet est né en observant ma grand-mère se mettre à la peinture après la mort de mon grand-père. J'ai été frappé par la manière dont une femme de près de 90 ans a su recréer sa vie et son avenir. Cela m'a fait réfléchir à la représentation des personnes âgées au cinéma: on les associe presque toujours à la mort, au passé ou à la nostalgie. Je voulais aborder autre

ODYSSEÉE REBELLE



chose, parler de renaissance. C'est aussi une réflexion sur ce que nous avons vécu au Brésil pendant la pandémie. Le président Bolsonaro, qui ne croyait pas au Covid, a encouragé le retour au travail des jeunes pour maintenir l'économie. Beaucoup de personnes âgées en sont mortes. Je me suis inspiré de cette réalité pour créer une allégorie où les gens considérés comme «inutiles» sont confinés dans une colonie afin de préserver la productivité.

On peut y voir une dystopie, ou un présent altéré?

Il s'agit plutôt d'une réalité alternative. C'est pourquoi je parle de quasi-dystopie. Avec une telle étiquette, on s'attend à un film de genre. Or ce qui m'intéresse, c'est justement de détourner ces codes. La dystopie, le road movie ou le

coming of age sont presque toujours associés à des corps jeunes. La société et le cinéma n'autorisent guère les personnes âgées – et encore moins les femmes – à en être les héroïnes.

Le récit d'apprentissage du coming of age concerne a priori l'adolescence. Ou s'agit-il avant tout d'un état d'esprit?

La société a créé ce rite de passage, quand l'adolescent eut quitté l'école pour l'université. Alors que nous idéalisons la découverte de la vie chez les jeunes, pourquoi ne pas soutenir les personnes âgées dans leur propre renaissance? Elles vivent pleinement le présent et ont encore du temps. Nous assistons aujourd'hui à une forte hausse des «divorces à cheveux blancs», de personnes qui se séparent vers 60 ans puis se remarient. Le film joue avec l'idée d'un nouveau sens à la vie, surtout pour les femmes. Tereza vit son propre rituel de

coming of age en cherchant à réaliser son rêve de jeunesse.

Il y a une grande sensorialité dans votre langage visuel...

Certains invoqueront le réalisme magique, mais je préfère parler d'un «délire tropical»: une manière d'exprimer les sentiments, de rendre compte de cette région et de ses habitant·es à travers une approche surréaliste et absurde.

A l'image de cet escargot qui sécrète une bave bleue hallucinogène?

Je voulais que le film surprenne tout au long de l'histoire. En Amazonie, il existe de nombreux psychotropes issus de la faune et de la flore. J'ai tenté de créer ma propre mythologie pour éviter de recourir à des éléments sacrés ou à des rituels religieux indigènes, même si je m'en suis bien sûr inspiré.

Avez-vous écrit le rôle de Tereza pour Denise Weinberg, qui séduit par sa vitalité tout en laissant transparaître sa vulnérabilité?

Je ne pense jamais aux comédien·nes quand j'écris, seulement aux personnages. Lors du casting, j'ai compris à quel point trouver une actrice pour ce rôle serait difficile. Au Brésil, dans le cinéma grand public, les actrices ont souvent été contraintes de recourir à la chirurgie esthétique pour cacher leur âge. J'ai finalement trouvé une comédienne de théâtre exceptionnelle, très à l'aise avec son apparence physique. Denise Weinberg me disait: «Mes rides sont mes outils, des outils en or pour exprimer mes sentiments.»

«On peut acheter sa liberté», dit Roberta à Tereza. Ici, cela signifie aussi avoir de l'audace, de la créativité et foi en la vie...

Je voulais créer un personnage qui ne corresponde pas à ce qu'on attend d'une héroïne – elle agit mal, parfois. C'était un privilège d'écrire sur ces femmes qui doivent presque sortir de la société pour trouver leur liberté. Elles jouent avec le système et contre lui. Dans le film, un étrange Etat-providence promet un futur pour tous, mais on comprend vite que ce n'est pas le cas. C'est une autocratie corrompue qui dicte ses règles. Dans ce monde, les personnes aisées ne finiraient probablement pas dans la même colonie. I

Interview intégrale à lire en ligne.

Filmar en Amérique latine, du 14 au 23 novembre à Genève et Lausanne (Pôle Sud).

Les Voyages de Tereza, ve 21 novembre à 20h au Cinéma Bio, Carouge; puis à l'affiche en Suisse romande dès le 10 décembre.



SUR NOTRE SITE

«KIKA» ET «BILDER IM KOPF»
Critiques des films d'Alexe Poukine et Eleonora Camizzi à lire en ligne.

Taiwan, cartographie d'un cinéma



The Terrorizers (Edward Yang, 1986). COLL. CINÉMATHÈQUE SUISSE

Lausanne ► A la Cinémathèque, une rétrospective des nouvelles vagues taiwanaises (1982-2002) permet de découvrir des pépites oubliées et de redonner leur juste place à des géants méconnus.

Voilà une programmation qui est à la fois une piqûre de rappel et un défrichage de chemins peu explorés: la Cinémathèque suisse propose un cycle de 21 films des nouvelles vagues taiwanaises, une génération de cinéastes (et scénaristes) qui firent de ce pays l'un des plus fertiles du cinéma des années 1980 et 1990. Car elle nous a donné trois géants du septième art – Edward Yang, Hou Hsiao-hsien et Tsai Ming-liang – ainsi qu'une figure grand public, moins originaire mais intéressante, avec Ang Lee.

Le mouvement commença (comme souvent) par une crise des studios qui décidèrent d'ouvrir leurs portes à de jeunes talents. Ce facteur interne à l'industrie coïncida avec un moment de démocratisation de la vie politique taiwanaise qui allait notamment laisser une plus grande liberté d'expression aux cultures locales non mandarines, réprimées sous le gouvernement nationaliste. Hou Hsiao-

hsien, chroniqueur à ses débuts de la ruralité et de la migration de la jeunesse vers les villes, en fut le meilleur représentant. Deux films à sketches, *In Our Time* (1982) et *L'Homme-Sandwich* (1983), lui mirent le pied à l'étrier, comme à Edward Yang et à d'autres noms moins connus.

Des trois grands cinéastes, Hou Hsiao-hsien fut le plus ample, mais n'est pas le mieux servi ici. Si les deux autres films retenus – *Green, Green Grass of Home* (1982) et *The Boys from Fengkuei* (1983) – forment un diptyque passionnant (enfance contre adolescence, ruralité contre urbanité), *Millennium Mambo* (2001) est sans doute, malgré de vrais moments d'hypnose, l'objet le plus creux du réalisateur, fruit de sa fascination pour une jeunesse dont il ne fait plus partie. Tsai Ming-liang, plus jeune d'une demi-génération, est le cinéaste de la moiteur et de la sueur, des corps désirants et frustrés, du burlesque contemplatif, et les deux films sélectionnés sont chacun à leur manière exemplaires. Edward Yang, enfin, fut le grand chroniqueur moderniste de l'aliénation urbaine, de la marchandisation des sentiments en régime capitaliste. Il fut longtemps celui dont les films étaient les moins bien diffusés. Cette rétrospective, comme l'édition récente chez Carlotta et Spectrum de presque tous ses longs métrages en Blu-ray, rétablit l'équilibre.

Comme toute bonne rétrospective, celle-ci propose aussi sa part de redécouvertes. Ainsi de *Dust of Angels* (Hsu Hsiao-ming, 1992), qui transpose les récits de jeunesse errante de Hou Hsiao-hsien dans une chronique de luttes intestines mafieuses, pour en faire le portrait désolé d'une génération égarée par ses rêves de glorie. La ressemblance avec son cinéma n'est pas fortuite, Hou Hsiao-hsien étant producteur du film. Il signe par ailleurs le scénario de *Out of the Blue* (1984), adapté d'une nouvelle et réalisé par Chen Kun-hou, qui sera par la suite connu principalement comme son chef opérateur. C'est sur *Teenage Fugitive* (Chang Pei-cheng, 1984) que Tsai Ming-liang fit ses débuts comme scénariste, huit ans avant son passage à la réalisation. Et c'est grâce à la participation de l'actrice

Sylvia Chang, aussi réalisatrice de *Siao Yu* (1995), que Yang put tourner son premier long métrage – *That Day, on the Beach* (1983), hélas non inclus. L'un des apports majeurs de la programmation étant de reconstituer l'écosystème qui fut celui de ces groupes.

NATHAN LETORÉ

Rétrospective «Les nouvelles vagues taiwanaises», jusqu'au 31 décembre à la Cinémathèque suisse (Capitole), Lausanne, cinematheque.ch

PUBLICITÉ

ariana

DE LA TERRE CRUE

À LA TERRE CUITE

atelier terre • peinture sur céramique • visites

16 novembre 2025

événement gratuit

musee-ariana.ch

VILLE DE GENEVE